

**УИЛЪЯМ  
ШЕКСПИР**

MACBETH

Уильям Шекспир

**Macbeth**

«Public Domain»

**Шекспир У.**

Macbeth / У. Шекспир — «Public Domain»,

## Содержание

|                                   |    |
|-----------------------------------|----|
| NOTICE SUR MACBETH                | 5  |
| PERSONNAGES                       | 11 |
| ACTE PREMIER                      | 12 |
| SCÈNE I                           | 12 |
| SCÈNE II                          | 13 |
| SCÈNE III                         | 15 |
| SCÈNE IV                          | 19 |
| Конец ознакомительного фрагмента. | 20 |

# William Shakespeare

## Macbeth

### NOTICE SUR MACBETH

En l'année 1034, Duncan succéda sur le trône d'Écosse à son grand-père Malcolm. Il tenait son droit de sa mère Béatrix, fille aînée de Malcolm: la cadette, Doada, était mère de Macbeth, qui se trouvait ainsi cousin-germain de Duncan. Le père de Macbeth était Finleg, thane de Glamis, désigné sous le nom de Sinell dans la tragédie et dans la chronique de Hollinshed, d'après l'autorité d'Hector Boèce, à qui a été emprunté le récit des événements concernant Duncan et Macbeth. Comme Shakspeare a suivi de point en point la chronique de Hollinshed, les faits contenus dans cette chronique sont nécessaires à rappeler; ils ont d'ailleurs en eux-mêmes un intérêt véritable.

Macbeth s'était rendu célèbre par son courage, et on l'eût jugé parfaitement digne de régner s'il n'eût été «de sa nature,» dit la chronique, «quelque peu cruel.» Duncan, au contraire, prince peu guerrier, poussait jusqu'à l'excès la douceur et la bonté; en sorte que si l'on eût pu fondre le caractère des deux cousins et les tempérer l'un par l'autre, on aurait eu, dit la chronique. «un digne roi et un excellent capitaine.»

Après quelques années d'un règne paisible, la faiblesse de Duncan ayant encouragé les malfaiteurs, Banquo, thane de Lochaber, chargé de recueillir les revenus du roi, se vit forcé de punir un peu sévèrement (*somewhat sharpelie*) quelques-uns des plus coupables, ce qui occasionna une révolte. Banquo, dépouillé de tout l'argent qu'il avait reçu, faillit perdre la vie, et ne s'échappa qu'avec peine et couvert de blessures. Aussitôt qu'elles lui permirent de se rendre à la cour, il alla porter plainte à Duncan et il détermina enfin celui-ci à faire sommer les coupables de comparaître; mais ils tuèrent le sergent d'armes qu'on leur avait envoyé et se préparèrent à la défense, excités par Macdowald, le plus considéré d'entre eux, qui, réunissant autour de lui ses parents et ses amis, leur représenta Duncan comme un lâche au coeur faible (*taint hearted milksop*), plus propre à gouverner des moines qu'à régner sur une nation aussi guerrière que les Écossais. La révolte s'étendit particulièrement sur les îles de l'ouest, d'où une foule de guerriers vinrent dans le Lochaber se ranger autour de Macdowald; l'espoir du butin attira aussi d'Irlande un grand nombre de Kernes et de Gallouglasses<sup>1</sup>, prêts à suivre Macdowald partout où il voudrait les conduire. Au moyen de ces renforts, Macdowald battit les troupes que le roi avait envoyées à sa rencontre, prit leur chef Malcolm, et, après la bataille, lui fit trancher la tête.

Duncan, consterné de ces nouvelles, assembla un conseil où Macbeth lui ayant vivement reproché sa faiblesse et sa lenteur à punir, qui laissaient aux rebelles le temps de s'assembler, offrit cependant de se charger, avec Banquo, de la conduite de la guerre. Son offre ayant été acceptée, le seul bruit de son approche avec de nouvelles troupes effraya tellement les rebelles qu'un grand nombre déserta secrètement; et Macdowald, ayant essayé avec le reste, de tenir tête à Macbeth, fut mis en déroute et forcé de s'enfuir dans un château où il avait renfermé sa femme et ses enfants; mais, désespérant d'y pouvoir tenir, et dans la crainte des supplices, il se tua, après avoir tué d'abord sa femme et ses enfants. Macbeth entra sans obstacle dans le château, dont les portes étaient demeurées ouvertes. Il n'y trouva plus que le cadavre de Macdowald au milieu de ceux de sa famille; et la barbarie de ce temps fut révoltée de ce qu'insensible à ce tragique spectacle, Macbeth fit couper la tête de Macdowald pour l'envoyer au roi, et attacher le reste du corps à un gibet. Il fit acheter très-cher aux habitants des îles le pardon de leur révolte, ce qui ne l'empêcha pas de faire exécuter tous ceux qu'il put prendre encore dans le Lochaber. Les habitants se récrièrent hautement contre cette violation de

---

<sup>1</sup> Soldats d'infanterie, armés les premiers à la légère, les seconds d'armes pesantes.

la foi promise, et les injures qu'ils proférèrent contre lui, à cette occasion, irritèrent tellement Macbeth qu'il fut près de passer dans les îles avec une armée pour se venger; mais il fut détourné de ce projet par les conseils de ses amis, et surtout par les présents au moyen desquels les insulaires achetèrent une seconde fois leur pardon.

Peu de temps après, Suénon, roi de Norwége, ayant fait une descente en Écosse, Duncan, pour lui résister, se mit à la tête de la portion la plus considérable de son armée, dont il confia le reste à Macbeth et à Banquo. Duncan, battu et près de s'enfuir, se réfugia dans le château de Perth, où Suénon vint l'assiéger. Duncan ayant secrètement instruit Macbeth de ses intentions, feignit de vouloir traiter et traîna la chose en longueur jusqu'à ce qu'enfin, averti que Macbeth avait réuni des forces suffisantes, il indiqua un jour pour livrer la place, et en attendant il offrit aux Norwégiens de leur envoyer des provisions de bouche, qu'ils acceptèrent avec d'autant plus d'empressement que depuis plusieurs jours ils souffraient beaucoup de la disette. Le pain et la bière qu'on leur livra avaient été mêlés du jus d'une baie extrêmement narcotique, en sorte que, s'en étant rassasiés avec avidité, ils tombèrent dans un sommeil dont il fut impossible de les tirer. Alors Duncan fit avertir Macbeth, qui, arrivant en diligence et entrant sans obstacle dans le camp, massacra tous les Norwégiens, dont la plupart ne se réveillèrent pas, et dont les autres se trouvèrent tellement étourdis par l'effet du soporifique qu'ils ne purent faire aucune défense. Un grand nombre de mariniers de la flotte norvégienne, qui étaient venus pour prendre leur part de l'abondance répandue dans le camp, partagèrent le sort de leurs compatriotes, et Suénon, qui se sauva, lui onzième, de cette boucherie, trouva à peine assez d'hommes pour conduire le vaisseau sur lequel il s'enfuit en Norwége. Ceux qu'il laissa derrière furent, trois jours après, tellement battus par un vent d'est qu'ils se brisèrent les uns contre les autres et s'enfoncèrent dans la mer, dans un lieu appelé les sables de Drownelaw, où ils sont encore aujourd'hui (1574), dit la chronique, «au grand danger des vaisseaux qui viennent sur la côte, la mer les couvrant entièrement pendant le flux, tandis que le reflux en laisse paraître quelques parties au-dessus de l'eau.» Ce désastre causa une telle consternation en Norwége qu'encore plusieurs années après on n'y armait point un chevalier sans lui faire jurer de venger ses compatriotes tués en Écosse. Duncan, pour célébrer sa délivrance, ordonna de grandes processions; mais, pendant qu'on les célébrait, on apprit le débarquement d'une armée de Danois, sous les ordres de Canut, roi d'Angleterre, qui venait venger son frère Suénon. Macbeth et Banquo allèrent au-devant d'eux, les défirent, les forcèrent à se rembarquer et à payer une somme considérable pour obtenir la permission d'enterrer leurs morts à Saint-Colmes-Inch, où, dit la chronique, on voit encore un grand nombre de vieux tombeaux sur lesquels sont gravés les armes des Danois.

Tels sont, dans les exploits de Macbeth et de Banquo, ceux dont Shakspeare, d'après Hollinshed, a fait usage dans sa tragédie. Ce fut peu de temps après que Macbeth et Banquo, se rendant à Fores, où était le roi, et chassant en chemin à travers les bois et les champs, «sans autre compagnie que seulement eux-mêmes,» furent soudainement accostés, au milieu d'une lande, par trois femmes bizarrement vêtues et «semblables à des créatures de l'ancien monde» (*elder world*), qui saluèrent Macbeth précisément comme on le voit dans la tragédie. Sur quoi Banquo: «Quelle manière de femmes êtes-vous donc, dit-il, de vous montrer si peu favorables envers moi que vous assigniez à mon compagnon non-seulement de grands emplois, mais encore un royaume, tandis qu'à moi vous ne me donnez rien du tout? – Vraiment, dit la première d'entre elles, nous te promettons de plus grands biens qu'à lui, car il régnera en effet, mais avec une fin malheureuse, et il ne laissera aucune postérité pour lui succéder; tandis qu'au contraire toi, à la vérité, ne régneras pas du tout, mais de toi sortiront ceux qui gouverneront l'Écosse par une longue suite de postérité non interrompue.» Aussitôt elles disparurent. Quelque temps après, le thane de Cawdor ayant été mis à mort pour cause de trahison, son titre fut conféré à Macbeth, qui commença, ainsi que Banquo, à ajouter grande foi aux prédictions des sorcières et à rêver aux moyens de parvenir à la couronne.

Il avait des chances d'y arriver légitimement, les fils de Duncan n'étant pas encore en âge de régner et la loi d'Écosse portant que si le roi mourait avant que ses fils ou descendants en ligne directe

fussent assez âgés pour prendre le maniment des affaires, on élirait à leur place le plus proche parent du roi défunt. Mais Duncan ayant désigné, avant l'âge, son fils Malcolm pour prince de Cumberland et son successeur au trône, Macbeth, qui vit par là ses espérances renversées, se crut en droit de venger l'injustice qu'il éprouvait. Il y était d'ailleurs sans cesse excité par Caithness, sa femme, qui, brûlant du désir de se voir reine, «et impatiente de tout délai, dit Boèce, comme le sont toutes les femmes,» ne cessait de lui reprocher son manque de courage. Macbeth ayant donc assemblé à Inverness, d'autres disent à Botgsvane, un grand nombre de ses amis auxquels il fit part de son projet, tua Duncan, et se rendit avec son parti à Scone, où il se mit sans difficulté en possession de la couronne.

La chronique de Hollinshed rapporte sans aucun détail le meurtre de Duncan. Les incidents qu'a mis en scène Shakspeare sont tirés d'une autre partie de cette même chronique concernant le meurtre du roi Duffe, assassiné, plus de soixante ans auparavant, par un seigneur écossais nommé Donwald. Voici les circonstances de ce meurtre telles que les rapporte la chronique.

Duffe s'était montré, dès le commencement de son règne, très-occupé de protéger le peuple contre les malfaiteurs et «personnes oisives qui ne voulaient vivre que sur les biens des autres.» Il en fit exécuter plusieurs, força les autres à se retirer en Irlande ou bien à apprendre quelque métier pour vivre. Bien qu'ils ne tinsent, à ce qu'il paraît, à la haute noblesse d'Écosse que par des degrés assez «éloignés, les nobles, dit la chronique, furent très-offensés de cette extrême rigueur, regardant comme un déshonneur, pour des gens descendus de noble parentage, d'être contraints de gagner leur vie par le travail de leurs mains, ce qui n'appartient qu'aux hommes de la glèbe et autres de la basse classe, nés pour travailler à nourrir la noblesse et pour obéir à ses ordres.» Le roi fut, en conséquence, regardé par eux comme ennemi des nobles et indigne de les gouverner, étant, disaient-ils, uniquement dévoué aux intérêts du peuple et du clergé, qui faisaient, en ce temps, cause commune contre l'oppression des grands seigneurs. Le mécontentement s'accroissant tous les jours, il s'éleva plusieurs révoltes, dans l'une desquelles entrèrent quelques jeunes gentilshommes, parents de Donwald, lieutenant pour le roi du château de Fores. Ces jeunes gens furent pris, et Donwald, qui jusqu'alors avait servi fidèlement et utilement le roi, se flatta d'obtenir leur grâce; mais n'ayant pu y parvenir, il en conçut un violent ressentiment. Sa femme, que des causes pareilles irritaient contre le roi, n'épargna rien pour l'aigrir et lui fit comprendre combien il lui serait facile de se venger lorsque Duffe viendrait, comme cela lui arrivait souvent, loger à Fores, sans autre garde que la garnison du château, qui était entièrement à leur dévotion, et elle lui en indiqua tous les moyens.

Duffe étant venu peu de temps après à Fores, la veille de son départ, lorsqu'il se fut couché après avoir prié Dieu beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire, Donwald et sa femme se mirent à table avec les deux chambellans, dont ils avaient préparé avec soin «l'arrière-souper ou collation,» et les enivrèrent si bien qu'ils les firent tomber dans un sommeil léthargique. Alors Donwald, «quoique dans son coeur il abhorrât cette action,» excité par sa femme, appela quatre de ses domestiques instruits de son projet, et qu'il avait séduits par des présents. Ils entrèrent dans la chambre de Duffe, le tuèrent, emportèrent son corps hors du château par une poterne, et, le mettant sur un cheval préparé à cet effet, le transportèrent à deux milles de là, près d'une petite rivière qu'ils détournèrent avec l'aide de quelques paysans; puis, creusant une fosse dans le fond du lit de la rivière, ils y enterrèrent le cadavre et firent repasser les eaux par-dessus, dans la crainte que s'il venait à être découvert, ses blessures ne saignassent lorsque Donwald en approcherait, et ne le fissent ainsi reconnaître comme l'auteur du meurtre. Donwald, pendant ce temps, avait eu soin de se tenir parmi ceux qui faisaient la garde, et qu'il ne quitta pas pendant le reste de la nuit. Les circonstances subséquentes, relatives au meurtre des deux chambellans, sont telles que Shakspeare les a représentées dans Macbeth. Il en est de même des prodiges qu'il rapporte et qui eurent lieu à la mort de Duffe. Le soleil ne parut point durant six mois, jusqu'à ce qu'enfin les meurtriers ayant été découverts et exécutés, il brilla de nouveau sur la terre, et les champs se couvrirent de fleurs, bien que ce ne fût pas la saison.

Pour revenir à Macbeth, les dix premières années de son règne furent signalées par un gouvernement sage, équitable et vigoureux. On rapporte plusieurs de ses lois, dont voici quelques-unes:

«Celui qui en accompagnera un autre pour lui faire cortège, soit à l'église, au marché, ou à quelque autre lieu d'assemblée publique, sera mis à mort, à moins qu'il ne reçoive sa subsistance de celui qu'il accompagne.» La peine de mort était également portée contre celui qui prêtait serment à tout autre qu'au roi.

«Aucune sorte de seigneurs et de grands barons ne pourront, sous peine de mort, contracter mariage les uns avec les autres, surtout si leurs terres sont voisines.»

«Toute arme (*armour*) et toute épée portée pour un autre effet que la défense du roi et du royaume en temps de guerre sera confisquée à l'usage du roi, avec tous les autres biens meubles (*moveable goods*) de la personne délinquante.» Il est également défendu à tout homme du peuple d'entretenir un cheval pour aucun autre usage que l'agriculture, mais cela seulement sous peine de confiscation du cheval.

«Tous ceux qui, nommés gouverneurs ou (comme je puis les appeler) capitaines, achèteront quelques terres ou possessions dans les limites de leur commandement, perdront ces terres ou possessions, et l'argent qui aura servi à les payer.» Il leur est également défendu, sous peine de perdre leurs charges, sans pouvoir être remplacés par personne de leur famille, de marier leurs fils ou filles dans leur gouvernement.

«Personne ne pourra siéger dans une cour temporelle, sans y être autorisé par une convention du roi.» Tous les actes doivent être également passés au nom du roi.

Quelques autres lois ont pour objet d'assurer les immunités du clergé et l'autorité des censures de l'Église, de régler les devoirs de la chevalerie, les successions, etc. Plusieurs de ces lois, dont quelques-unes assez singulières pour le temps, sont faites par des motifs d'ordre et de règle; d'autres sont destinées à maintenir l'indépendance civile contre le pouvoir des officiers de la couronne; mais la plupart ont évidemment pour objet de diminuer la puissance des nobles et de concentrer toute l'autorité dans les mains du roi. Toutes sont rapportées par les historiens du temps comme des lois sages et bienfaisantes; et si Macbeth fût arrivé au trône par des moyens légitimes, s'il eût continué dans les voies de la justice comme il avait commencé, il aurait pu, dit la chronique de Hollinshed, «être compté au nombre des plus grands princes qui eussent jamais régné.»

Mais ce n'était, continue notre chronique, qu'un zèle d'équité contrefait et contraire à son inclination naturelle. Macbeth se montra enfin tel qu'il était; et le même sentiment de sa situation qui l'avait porté à rechercher la faveur publique par la justice changea la justice en cruauté; «car les remords de sa conscience le tenaient dans une crainte continuelle qu'on ne le servît de la même coupe qu'il avait administrée à son prédécesseur.» Dès lors commence le Macbeth de la tragédie. Le meurtre de Banquo, exécuté de la même manière et pour les mêmes motifs que ceux que lui attribue Shakspeare, est suivi d'un grand nombre d'autres crimes qui lui font «trouver une telle douceur à mettre ses nobles à mort que sa soif pour le sang ne peut plus être satisfaite, et le peuple n'est, pas plus que la noblesse, à l'abri de ses barbaries et de ses rapines.» Des magiciens l'avaient averti de se garder de Macduff, dont la puissance d'ailleurs lui faisait ombrage, et sa haine contre lui ne cherchait qu'un prétexte. Macduff, prévenu du danger, forma le projet de passer en Angleterre pour engager Malcolm, qui s'y était réfugié, à venir réclamer ses droits. Macbeth en fut informé, «car les rois, dit la chronique, ont des yeux aussi perçants que le lynx et des oreilles aussi longues que Midas,» et Macbeth tenait chez tous les nobles de son royaume des espions à ses gages. La fuite de Macduff, le massacre de tout ce qui lui appartenait, sa conversation avec Malcolm, sont des faits tirés de la chronique. Malcolm opposa d'abord aux empressements de Macduff des raisons tirées de sa propre incontinence, et Macduff lui répondit comme dans Shakspeare, en ajoutant seulement: «Fais-toi toujours roi, et j'arrangerai les choses avec tant de prudence que tu pourras te satisfaire à ton plaisir, si secrètement que personne ne s'en apercevra.» Le reste de la scène est fidèlement imité par le poète; et tout ce

qui concerne la mort de Macbeth, les prédictions qui lui avaient été faites et la manière dont elles furent à la fois éludées et accomplies, est tiré presque mot pour mot de la chronique où nous voyons enfin comment «par l'illusion du diable il déshonora, par la plus terrible cruauté, un règne dont les commencements avaient été utiles à son peuple<sup>2</sup>.» Macbeth avait assassiné Duncan en 1040; il fut tué lui-même en 1057, après dix sept ans de règne.

Tel est l'ensemble de faits auquel Shakspeare s'est chargé de donner l'âme et la vie. Il se place simplement au milieu des événements et des personnages, et d'un souffle mettant en mouvement toutes ces choses inanimées, il nous fait assister au spectacle de leur existence. Loin de rien ajouter aux incidents que lui a fournis la relation à laquelle il emprunte son sujet, il en retranche beaucoup; il élague surtout ce qui altérerait la simplicité de sa marche et embarrasserait l'action de ses personnages; il supprime ce qui l'empêcherait de les pénétrer d'une seule vue et de les peindre en quelques traits. Macbeth, avec les crimes et les grandes qualités que lui attribue son histoire, serait un être trop compliqué; il faudrait en lui trop d'ambition et trop de vertu à la fois pour que l'une de ses dispositions pût se soutenir quelque temps en présence de l'autre, et l'on aurait besoin de trop grandes machines pour faire pencher la balance de l'un ou l'autre côté. Le Macbeth de Shakspeare n'est brillant que par ses vertus guerrières, et surtout par sa valeur personnelle; il n'a que les qualités et les défauts d'un barbare: brave, mais point étranger à la crainte du péril dès qu'il y croit, cruel et sensible par accès, perfide par inconstance, toujours prêt à céder à la tentation qui se présente, qu'elle soit de crime ou de vertu, il a bien, dans son ambition et dans ses forfaits, ce caractère d'irréflexion et de mobilité qui appartient à une civilisation presque sauvage; ses passions sont impérieuses, mais aucune série de raisonnements et de projets ne les détermine et ne les gouverne; c'est un arbre élevé, mais sans racines, que le moindre vent peut ébranler et dont la chute est un désastre. De là naît sa grandeur tragique; elle est dans sa destinée plus que dans son caractère. Macbeth, placé plus loin des espérances du trône, fût demeuré vertueux, et sa vertu eût été inquiète, car elle eût été seulement le fruit de la circonstance; son crime devient pour lui un supplice, parce que c'est la circonstance qui le lui a fait commettre: ce crime n'est pas sorti du fond de la nature de Macbeth; et cependant il s'attache à lui, l'enveloppe, l'enchaîne, le déchire de toutes parts, et lui crée ainsi une destinée tourmentée et irrémédiable, où le malheureux s'agite vainement, ne faisant rien qui ne l'enfoncé toujours davantage, et avec plus de désespoir, dans la carrière que lui prescrit désormais son implacable persécuteur. Macbeth est un de ces caractères marqués dans toutes les superstitions pour devenir la proie et l'instrument de l'esprit pervers, qui prend plaisir à les perdre parce qu'ils ont reçu quelque étincelle de la nature divine, et qui en même temps n'y rencontre que peu de difficultés, car cette lumière céleste ne lance en eux que des rayons passagers, à chaque instant obscurcis par des orages.

Lady Macbeth est bien précisément la femme d'un tel homme, le produit d'un même état de civilisation, d'une même habitude de passions. Elle y joint de plus d'être une femme, c'est-à-dire sans prévoyance, sans généralité dans les vues, n'apercevant à la fois qu'une seule partie d'une seule idée, et s'y livrant tout entière sans jamais admettre ce qui pourrait l'en distraire et l'y troubler. Les sentiments qui appartiennent à son sexe ne lui sont point étrangers: elle aime son mari, connaît les joies d'une mère, et n'a pu tuer elle-même Duncan, parce qu'il ressemblait à son père endormi; mais elle veut être reine. Il faut pour cela que Duncan périsse; elle ne voit dans la mort de Duncan que le plaisir d'être reine; son courage est facile, car elle n'aperçoit pas ce qui pourrait la faire reculer. Lorsque la passion sera satisfaite et l'action commise, alors seulement les autres conséquences lui en seront révélées comme une nouveauté dont elle n'avait pas eu la plus légère prévision. Ces craintes, cette nécessité de nouveaux forfaits, que son mari avait entrevus d'avance, elle n'y avait jamais songé. Elle voulait bien rejeter le crime sur les deux chambellans; mais ce n'est pas elle qui songe à les tuer;

<sup>2</sup> Chroniques de Hollinshed, édit. in-fol. de 1586, t. Ier, p. 168 et suiv., et pour ce qui concerne le meurtre du roi Duffe, p. 150 et suiv. C'est probablement des faits fournis par Hector Boèce à cette chronique que Buchanan, en rapportant beaucoup plus sommairement l'histoire de Macbeth, a dit: *Multa hic fabulose quidam nostrorum affingunt; sed quia theatris aut mulesiis fabulis sunt aptiora quam historiae, ea omitto.* (*Rerum Scot. Hist.*, t. VII.)

ce n'est pas elle qui prépare le meurtre de Banquo, le massacre de la famille de Macduff. Elle n'a pas vu si loin; elle n'avait pas même deviné, en entrant dans la chambre de Duncan égorgé, l'effet que produirait sur elle un pareil spectacle. Elle en sort troublée, ne dédaignant plus les terreurs de son mari, mais l'engageant seulement à ne se pas trop arrêter sur des images, dont on voit qu'elle commence à se sentir elle-même obsédée. Le coup est porté et se révélera dans l'admirable et terrible scène du somnambulisme: c'est là que nous apprendrons ce que devient, lorsqu'il n'est plus soutenu par l'aveugle emportement de la passion, ce caractère en apparence si inébranlable. Macbeth s'est affermi dans le crime, après avoir hésité à le commettre, parce qu'il le comprenait; nous verrons sa femme, succombant sous la connaissance qu'elle en a trop tard acquise, substituer une idée fixe à une autre, mourir pour s'en délivrer, et punir par la folie du désespoir le crime que lui a fait commettre la folie de l'ambition.

Les autres personnages, amenés seulement pour concourir à ce grand tableau de la marche et de la destinée du crime, n'ont d'autre couleur que celle de la situation que leur donne l'histoire. Les sorcières sont bien ce qu'elles doivent être, et je ne sais pourquoi il est d'usage de se récrier avec dégoût contre cette portion de la représentation de Macbeth: lorsqu'on voit ces viles créatures arbitres de la vie, de la mort, de toutes les chances et de tous les intérêts de l'humanité, et qui en disposent d'après les plus méprisables caprices de leur odieuse nature, à la terreur qu'inspire leur pouvoir se joint l'effroi que fait naître leur déraison, et le ridicule même d'un tel spectacle en augmente l'effet.

Le style de Macbeth est remarquable, dans son énergie sauvage, par une recherche qu'on aura raison de lui reprocher, mais qu'à tort on regarderait comme contraire à la vérité autant qu'elle l'est au naturel: la recherche n'est point incompatible avec la grossièreté des moeurs et des idées; elle semble même assez ordinaire aux temps et aux situations où manquent les idées générales. L'esprit, qui ne peut demeurer oisif, s'attache alors aux plus petits rapports, s'y complaît et s'en fait une habitude que nous retrouvons dans toutes les situations analogues. Rien n'est plus alambiqué que l'esprit de la littérature du moyen âge. Ce que nous connaissons des discours des sauvages contient beaucoup d'idées recherchées; la recherche est le caractère des beaux esprits de la classe inférieure; les injures mêmes des gens du peuple sont composées quelquefois avec une recherche tout à fait singulière, comme si, dans ces moments où la colère exalte les facultés, leur esprit saisissait avec plus de facilité et d'abondance les rapports de ce genre, les seuls où il soit capable d'atteindre.

On croit que Macbeth fut représenté en 1606; l'idée de faire une tragédie sur ce sujet, nécessairement agréable au roi Jacques, qui venait de monter sur le trône d'Angleterre, fut probablement inspirée à Shakspeare par une pièce de vers en une petite scène, qu'en 1605, des étudiants d'Oxford récitèrent en latin devant le roi, et en anglais devant la reine qui l'avait accompagné dans la ville. Les étudiants étaient au nombre de trois et parlaient probablement tour à tour; leurs discours roulèrent sur la prédiction faite à Banquo; et par une allusion au triple salut qu'avait reçu Macbeth, ils saluèrent Jacques roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Ils le saluèrent même roi de France, ce qui détruisait assez gratuitement la vertu du nombre *trois*.

## PERSONNAGES

DUNCAN, roi d'Écosse.

Fils du roi.

MALCOLM.

DONALBAIN.

Généraux de l'armée du roi.

MACBETH.

BANQUO.

Seigneurs écossais.

MACDUFF.

LENOX.

ROSSE.

MENTEITH.

ANGUS.

CAITHNESS.

FLEANCE, fils de Banquo.

SIWARD, comte de Northumberland, général de l'armée anglaise.

LE FILS DE SIWARD.

SEYTON, officier attaché à Macbeth.

LE FILS DE MACDUFF.

UN MÉDECIN ANGLAIS.

UN MÉDECIN ÉCOSSAIS.

LADY MACBETH.

LADY MACDUFF.

DAMES DE LA SUITE DE LADY MACBETH.

LORDS, GENTILSHOMMES, OFFICIERS, SOLDATS, MEURTRIERS,

SUIVANTS ET MESSAGERS.

HECATE ET TROIS SORCIÈRES.

L'OMBRE DE BANQUO ET AUTRES APPARITIONS.

La scène est en Écosse, et surtout dans le château de Macbeth, excepté à la fin du quatrième acte, où elle se passe en Angleterre.

## ACTE PREMIER

### SCÈNE I

**Un lieu découvert. – Tonnerre, éclairs**

***Entrent LES TROIS SORCIÈRES***

PREMIÈRE SORCIÈRE. – Quand nous réunirons-nous maintenant toutes trois? Sera-ce par le tonnerre, les éclairs ou la pluie?

DEUXIÈME SORCIÈRE. – Quand le bacchanal aura cessé, quand la bataille sera gagnée et perdue.

TROISIÈME SORCIÈRE. – Ce sera avant le coucher du soleil.

PREMIÈRE SORCIÈRE. – En quel lieu?

DEUXIÈME SORCIÈRE. – Sur la bruyère.

TROISIÈME SORCIÈRE. – Pour y rencontrer Macbeth.

**(Une voix les appelle.)**

PREMIÈRE SORCIÈRE. – J'y vais, Grimalkin<sup>3</sup>!

LES TROIS SORCIÈRES, *à la fois*. – Paddock<sup>4</sup> appelle. – Tout à l'heure! – Horrible est le beau, beau est l'horrible. Volons à travers le brouillard et l'air impur.

**(Elles disparaissent.)**

---

<sup>3</sup> *Grimalkin*, nom d'un vieux chat. Grimalkin est très-souvent, en Angleterre, le nom propre d'un chat.

<sup>4</sup> *Paddock*, espèce de gros crapaud. Les chats et les crapauds jouaient, comme on sait, un rôle très-important dans la sorcellerie.

## SCÈNE II

### Un camp près de Fores

**Entrent LE ROI DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX,**  
**et leur suite. Ils vont à la rencontre d'un soldat blessé et sanglant**

DUNCAN. – Quel est cet homme tout couvert de sang? Il me semble, d'après son état, qu'il pourra nous dire où en est actuellement la révolte.

MALCOLM. – C'est le sergent qui a combattu en brave et intrépide soldat pour me sauver de la captivité. – Salut, mon brave ami; apprends au roi ce que tu sais de la mêlée: en quel état l'astu laissée?

LE SERGENT. – Elle demeurerait incertaine, comme deux nageurs épuisés qui s'accrochent l'un à l'autre et paralysent tous leurs efforts. L'impitoyable Macdowald (bien fait pour être un rebelle, car tout l'essaim<sup>5</sup> des vices de la nature s'est abattu sur lui pour l'amener là) avait reçu des îles de l'ouest un renfort de Kernes<sup>6</sup> et de Gallow-Glasses; et la Fortune, souriant à sa cause maudite, semblait se faire la prostituée d'un rebelle. Mais tout cela n'a pas suffi. Le brave Macbeth (il a bien mérité ce nom) dédaignant la Fortune, comme le favori de la Valeur, avec son épée qu'il brandissait toute fumante d'une sanglante exécution, s'est ouvert un passage, jusqu'à ce qu'il se soit trouvé en face du traître, à qui il n'a pas donné de poignée de mains ni dit adieu, qu'il ne l'eût décousu du nombril à la mâchoire, et qu'il n'eût placé sa tête sur nos remparts.

DUNCAN. – O mon brave cousin! digne gentilhomme!

LE SERGENT. – De même que le point où le soleil commence à luire est celui d'où viennent éclater les tempêtes qui brisent nos vaisseaux, et les effroyables tonnerres, ainsi de la source d'où semblait devoir arriver le secours ont surgi de nouvelles détresses. – Écoute, roi d'Écosse, écoute. – A peine la justice, armée de la valeur, avait-elle forcé ces Kernes voltigeurs à se fier à leurs jambes, que le chef des Norvégiens, saisissant son avantage avec des bataillons tout frais et des armes bien fourbies, a commencé une seconde attaque.

DUNCAN. – Cela n'a-t-il pas effrayé nos généraux Macbeth et Banquo?

LE SERGENT. – Oui, comme les passereaux l'aigle, ou le lièvre le lion. Pour dire vrai, je ne les puis comparer qu'à deux canons chargés jusqu'à la gueule de doubles charges, tant ils redoublaient leurs coups redoublés sur les ennemis. À moins qu'ils n'eussent résolu de se baigner dans la fumée des blessures, ou de laisser à la mémoire le souvenir d'un autre Golgotha, je n'en sais rien. – Mais je me sens faible; mes plaies crient au secours.

DUNCAN. – Tes paroles te vont aussi bien que tes blessures: elles ont un parfum d'honneur. – Allez avec lui, amenez-lui les chirurgiens. – (*Le sergent sort accompagné.*) Qui s'avance vers nous?

**(Entre Rosse.)**

MALCOLM. – C'est le digne thane de Rosse.

---

<sup>5</sup> For to that The multiplying villainies of nature, Do swarm upon him. M. Steevens explique *to that* par *in addition to that* (outre cela); je crois qu'il se trompe et que *to that* signifie ici *pour cela*. Le sergent, qui vient de combattre loyalement un rebelle, regarde le caractère du rebelle comme le plus monstrueux de tous, et comme l'assemblage de tous les vices de la nature. Dans la chronique d'Hollinshed, le rebelle porte le nom de Macdowald.

<sup>6</sup> Deux espèces de soldats, les premiers armés à la légère, les autres plus pesamment.

LENOX. – Quel empressement peint dans ses regards! A le voir, il aurait l'air de nous annoncer d'étranges choses.

ROSSE. – Dieu sauve le roi!

DUNCAN. – D'où viens-tu, digne thane?

ROSSE. – De Fife, grand roi, où les bannières des Norvégiens insultent les cieux et glacent nos gens du vent qu'elles agitent. Le roi de Norwége en personne, à la tête d'une armée terrible, et secondé par ce traître déloyal, le thane de Cawdor, avait engagé un combat funeste, lorsque le nouvel époux de Bellone, revêtu d'une armure éprouvée, s'est mesuré avec lui à forces égales, et son fer opposé contre un fer rebelle, bras contre bras, a dompté son farouche courage. – Pour conclure, la victoire nous est restée.

DUNCAN. – Quel bonheur!

ROSSE. – Maintenant Suénon, le roi de Norwége, demande à entrer en composition: nous n'avons pas daigné lui permettre d'enterrer ses morts, qu'il n'eût déposé d'avance à Saint-Colmes-Inch dix mille dollars pour notre usage général.

DUNCAN. – Le thane de Cawdor ne trahira plus nos intérêts confidentiels. Allez, ordonnez sa mort, et saluez Macbeth du titre qui lui a appartenu.

ROSSE. – Je vais faire exécuter vos ordres.

DUNCAN. – Ce qu'il a perdu, le brave Macbeth l'a gagné.

**(Ils sortent.)**

## SCÈNE III

### Une bruyère. – Tonnerre

#### *Entrent LES TROIS SORCIÈRES*

PREMIÈRE SORCIÈRE. – Où as-tu été, ma soeur.

DEUXIÈME SORCIÈRE. – Tuer les cochons.<sup>7</sup>

TROISIÈME SORCIÈRE. – Et toi, ma soeur?

PREMIÈRE SORCIÈRE. – La femme d'un matelot avait des châtaignes dans son tablier; elle mâchonnait, mâchonnait, mâchonnait. – Donne-m'en, lui ai-je dit. – Arrière, sorcière! m'a répondu cette maigrichonne<sup>8</sup> nourrie de croupions. – Son mari est parti pour Alep, comme patron du *Tigre*; mais je m'embarquerai avec lui dans un tamis, et sous la forme d'un rat sans queue,<sup>9</sup> je ferai, je ferai, je ferai.

DEUXIÈME SORCIÈRE. – Je te donnerai un vent.

PREMIÈRE SORCIÈRE. – Tu es bien bonne.

TROISIÈME SORCIÈRE. – Et moi un autre.

PREMIÈRE SORCIÈRE. – J'ai déjà tous les autres, les ports vers lesquels ils soufflent, et tous les endroits marqués sur la carte des marins. Je le rendrai sec comme du foin, le sommeil ne descendra ni jour ni nuit sur sa paupière enfoncée; il vivra comme un maudit, pendant neuf fois neuf longues semaines; il maigrira, s'affaiblira, languira; et si sa barque ne peut périr, du moins sera-t-elle battue par la tempête. – Voyez ce que j'ai là.

DEUXIÈME SORCIÈRE. – Montre-moi, montre-moi.

PREMIÈRE SORCIÈRE. – C'est le ponce d'un pilote qui a fait naufrage en revenant dans son pays.

#### **(Tambour derrière le théâtre.)**

TROISIÈME SORCIÈRE. – Le tambour! le tambour! Macbeth arrive.

TOUTES TROIS ENSEMBLE. – Les soeurs du Destin<sup>10</sup> se tenant par la main, parcourant les terres et les mers, ainsi tournent, tournent, trois fois pour le tien, trois fois pour le mien, et trois fois encore pour faire neuf. Paix! le charme est accompli.

---

<sup>7</sup> *Killing swine*. C'était une des grandes occupations des sorcières de faire mourir les cochons de ceux qui leur avaient déplu d'une façon quelconque.

<sup>8</sup> La sorcière insulte ici la pauvreté de son ennemie qui vivait, disait-elle, des restes qu'on distribuait à la porte des couvents et des maisons opulentes.

<sup>9</sup> Lorsqu'une sorcière prenait la forme d'un animal, la queue lui manquait toujours, parce que, disait-on, il n'y a pas dans le corps humain de partie correspondante dont on puisse façonner une queue, comme on fait du nez le museau, des pieds et des mains les pattes, etc.

<sup>10</sup> *The weird sisters*. La chronique d'Hollinshed, en rapportant l'apparition des trois figures étranges qui prédirent à Macbeth sa future grandeur, dit que, d'après l'accomplissement de leurs prophéties, on fut généralement d'opinion que c'étaient ou *the weird sisters*, «comme qui dirait les déesses de la destinée, ou quelques nymphes ou fées que leurs connaissances nécromantiques douaient de la science de prophétie.» Warburton les prend pour les *walkyries*, nymphes du paradis d'Odin, chargées de conduire les âmes des morts et de verser à boire aux guerriers; et les fonctions que s'attribuent, dans leur chant magique, les sorcières de Shakspeare, étaient aussi, selon quelques auteurs, celles que la mythologie scandinave attribuait aux walkyries. Mais on oppose à cette opinion de Warburton, que les walkyries étaient très-belles, et ne peuvent être représentées par les sorcières de Shakspeare avec *leurs barbes*; que, d'ailleurs, les walkyries étaient plus de trois, ce qui paraît être le nombre fixe des *weird sisters*. Il y a lieu de croire que ces divinités avaient

**(Macbeth et Banquo paraissent, traversant cette plaine  
de bruyères; ils sont suivis d'officiers et de soldats.)**

MACBETH. – Je n'ai jamais vu de jour si sombre et si beau.

BANQUO. – Combien dit-on qu'il y a d'ici à Fores? – Quelles sont ces créatures si décharnées et vêtues d'une manière si bizarre? Elles ne ressemblent point aux habitants de la terre, et pourtant elles y sont. – Êtes-vous des êtres que l'homme puisse questionner? Vous semblez me comprendre, puisque vous placez toutes trois à la fois votre doigt décharné sur vos lèvres de parchemin. Je vous prendrais pour des femmes si votre barbe ne me défendait de le supposer.

MACBETH. – Parlez, si vous pouvez; qui êtes-vous?

PREMIÈRE SORCIÈRE. – Salut, Macbeth! salut à toi, thane de Glamis!

DEUXIÈME SORCIÈRE. – Salut, Macbeth! salut à toi, thane de Cawdor!

TROISIÈME SORCIÈRE. – Salut, Macbeth, qui seras roi un jour!

BANQUO. – Mon bon seigneur, pourquoi tressaillez-vous, et semblez-vous craindre des choses dont le son vous doit être si doux? – Au nom de la vérité, êtes-vous des fantômes, ou êtes-vous en effet ce que vous paraissez être? Vous saluez mon noble compagnon d'un titre nouveau, de la haute prédiction d'une illustre fortune et de royales espérances, tellement qu'il en est comme hors de lui-même; et moi, vous ne me parlez pas: si vos regards peuvent pénétrer dans les germes du temps, et démêler les semences qui doivent pousser et celles qui avorteront, parlez-moi donc à moi qui ne sollicite ni ne redoute vos faveurs ou votre haine.

PREMIÈRE SORCIÈRE. – Salut!

DEUXIÈME SORCIÈRE. – Salut!

TROISIÈME SORCIÈRE. – Salut!

PREMIÈRE SORCIÈRE. – Moindre que Macbeth et plus grand.

DEUXIÈME SORCIÈRE. – Moins heureux, et cependant beaucoup plus heureux.

TROISIÈME SORCIÈRE. – Tu engendreras des rois, quoique tu ne le sois pas. Ainsi salut, Macbeth et Banquo!

PREMIÈRE SORCIÈRE. – Banquo et Macbeth, salut!

MACBETH. – Demeurez; vous dont les discours demeurent imparfaits, dites-m'en davantage. Par la mort de Sinel, je sais que je suis thane de Glamis; mais comment le serais-je de Cawdor? Le thane de Cawdor est vivant, est un seigneur prospère; et devenir roi n'entre pas dans la perspective de ma croyance, pas plus que d'être thane de Cawdor. Parlez, d'où tenez-vous ces étranges nouvelles, et pourquoi arrêtez-vous nos pas sur ces bruyères desséchées par vos prophétiques saluts? – Je vous somme de parler.

---

du rapport avec les Parques; et un ancien auteur anglais (Gawin Douglas), qui a donné une traduction de Virgile, y rend en effet le nom de *Parce* par ceux *weird sisters*, et on trouve le mot *wierd* ou *weird* employé dans le même sens par d'autres auteurs. D'autres en ont fait un substantif, et l'ont employé dans le sens de *prophétie*, d'après la signification du mot anglo-saxon *wyrd*, d'où il est dérivé. Ce qui paraît clair, c'est que Shakespeare, de même que dans *la Tempête*, au lieu de s'astreindre à suivre exactement un système de mythologie, a réuni sur un même personnage les diverses attributions appartenant à des êtres d'ordres fort différents, et a présenté comme identiques les soeurs du destin (*weird sisters*) et les *sorcières* (*witches*) que la chronique d'Hollinshed distingue positivement, attribuant la première prédiction faite à Macbeth et à Banquo aux *weird sisters*, tandis qu'elle attribue les prédictions subséquentes à *certaines sorciers* et *sorcières* (*wizards* et *witches*), en qui Macbeth avait grande confiance, et qu'il consultait habituellement. Les *weird sisters* étaient des êtres surnaturels, de véritables déesses qui ne se communiquaient aux mortels que par des apparitions, tandis que les sorciers et les sorcières étaient simplement des hommes et des femmes initiés dans les mystères diaboliques de la sorcellerie. Shakespeare a de plus subordonné ses sorcières à *Hécate*, divinité du paganisme.

**(Les sorcières disparaissent.)**

BANQUO. – De la terre comme de l'eau s'élèvent des bulles d'air; c'est là ce que nous avons vu. – Où se sont-elles évanouies?

MACBETH. – Dans l'air; et ce qui paraissait un corps s'est dissipé comme l'haleine dans les vents. – Plût à Dieu qu'elles eussent demeuré plus longtemps!

BANQUO. – Étaient-elles réellement ici ces choses dont nous parlons, ou bien aurions-nous mangé de cette racine de folie<sup>11</sup> qui rend la raison captive?

MACBETH. – Vos enfants seront rois.

BANQUO. – Vous serez roi.

MACBETH. – Et thane de Cawdor aussi: cela ne s'est-il pas dit ainsi?

BANQUO. – Air et paroles. – Mais qui vient à nous?

**(Entrent Rosse et Angus.)**

ROSSE. – Macbeth, le roi a reçu avec joie la nouvelle de tes succès; et à la lecture de tes exploits dans le combat contre les rebelles, son étonnement et son admiration se disputaient en lui pour savoir ce qui devait lui rester ou t'appartenir<sup>12</sup>. Réduit par là au silence, en parcourant le reste des événements du même jour, il t'a trouvé au milieu des solides bataillons norwégiens, sans effroi au milieu de ces étranges spectacles de mort, ouvrage de ta main. Aussi pressés que la parole, les courriers succédaient aux courriers, chacun apportant et répandant devant lui les éloges que tu mérites pour cette étonnante défense de son royaume.

ANGUS. – Nous avons été envoyés pour te porter les remerciements de notre royal maître, pour te conduire en sa présence, non pour te récompenser.

ROSSE. – Et pour gage de plus grands honneurs, il m'a ordonné de te saluer de sa part *thane de Cawdor*. Ainsi, digne thane, salut sous ce nouveau titre, car il t'appartient.

BANQUO. – Quoi! le diable peut-il dire vrai?

MACBETH. – Le thane de Cawdor est vivant. Pourquoi venez-vous me revêtir de vêtements empruntés?

ANGUS. – Celui qui fut thane de Cawdor vit encore; mais sous le poids d'un jugement auquel est soumise cette vie qu'il a mérité de perdre. S'il était d'intelligence avec le roi de Norwège, ou s'il prêtait aux rebelles une aide et des secours clandestins, ou si, de concert avec tous deux, il travaillait à la ruine de son pays, c'est ce que j'ignore; mais des trahisons capitales, avouées et prouvées, l'ont perdu sans ressource.

MACBETH. – Thane de Glamis et thane de Cawdor! le plus grand est encore à venir. – Merci de votre peine. – N'espérez-vous pas à présent que vos enfants seront rois, puisque celles qui m'ont salué thane de Cawdor ne leur ont rien moins promis?

BANQUO. – Si vous le croyez sincèrement, cela pourrait bien aussi vous faire aspirer à obtenir la couronne, outre le titre de thane de Cawdor; mais c'est étrange; et souvent, pour nous attirer à notre perte, les ministres des ténèbres nous disent la vérité: ils nous amorcent par des bagatelles permises, pour nous précipiter ensuite dans les conséquences les plus funestes. – Mes cousins, un mot, je vous prie.

---

<sup>11</sup> Probablement la ciguë; on lui attribuait autrefois la propriété de troubler la raison.

<sup>12</sup> His wonders and his praises do contend Which should be thine or his. On a tâché de rendre ici exactement, mais sans espoir de la rendre clairement, une subtilité qui a d'autant plus embarrassé les commentateurs anglais, qu'ils ont voulu y trouver plus de sens qu'elle n'en a réellement. Shakspeare n'a prétendu dire autre chose, si ce n'est que Duncan ne savait s'il devait plus s'étonner des exploits de Macbeth ou l'en louer; en sorte que l'étonnement appartenant à Duncan, et les éloges à Macbeth, disputaient *which should be thine or his*.

MACBETH. – Deux vérités m'ont été dites<sup>13</sup>, favorables prologues de la grande scène de ce royal sujet. – Je vous remercie, messieurs. – Cette instigation surnaturelle ne peut être mauvaise, ne peut être bonne. Si elle est mauvaise, pourquoi me donnerait-elle un gage de succès, en commençant ainsi par une vérité? Je suis thane de Cawdor. Si elle est bonne, pourquoi est-ce que je cède à cette suggestion, dont l'horrible image agite mes cheveux et fait que mon coeur, retenu à sa place, va frapper mes côtes par un mouvement contraire aux lois de la nature? Les craintes présentes sont moins terribles que d'horribles pensées. Mon esprit, où le meurtre n'est encore qu'un fantôme, ébranle tellement mon individu que toutes les fonctions en sont absorbées par les conjectures; et rien n'y existe que ce qui n'est pas.

BANQUO. – Voyez dans quelles réflexions est plongé notre compagnon.

MACBETH. – Si le hasard veut me faire roi, eh bien! le hasard peut me couronner sans que je m'en mêlé.

BANQUO. – Ces nouveaux honneurs lui font l'effet de nos habits neufs: ils ne collent au corps qu'avec un peu d'usage.

MACBETH. – Arrive ce qui pourra; le temps et les heures avancent à travers la plus mauvaise journée.

BANQUO. – Digne Macbeth, nous attendons votre bon plaisir.

MACBETH. – Pardonnez-moi: ma mauvaise tête se travaillait à retrouver des choses oubliées. – Nobles seigneurs, vos services sont consignés dans un registre dont chaque jour je tournerai la feuille pour les relire. – Allons trouver le roi. (*A Banquo.*) Réfléchissez à ce qui est arrivé; et, plus à loisir, après avoir tout bien pesé, dans l'intervalle, nous en parlerons à coeur ouvert.

BANQUO. – Très-volontiers.

MACBETH. – Jusque-là c'est assez. – Allons, mes amis...

**(Ils sortent.)**

---

<sup>13</sup> Les commentateurs sont assez embarrassés à expliquer comment Macbeth, déjà thane de Glamis, par *la mort de Sinel*, lors de la rencontre des sorcières, peut regarder le salut qu'elles lui ont donné sous ce premier titre comme une preuve de leur science surnaturelle. Le traducteur écossais de Boèce semble faire entendre que Sinel ne mourut qu'après cette rencontre. Hollinshed dit, au contraire, que Macbeth, par la mort de son père, venait d'entrer (*had lately entered*) en possession du titre de thane de Glamis. C'est bien certainement la chronique d'Hollinshed que Shakspeare a suivie en ceci, comme dans tout le reste de la pièce; Macbeth, ayant soin de nous apprendre quel événement l'a rendu thane de Glamis, prouve clairement que la nouvelle en est si récente pour lui, que l'idée de ce titre ne lui est pas encore familière et ne se lie qu'à la circonstance qui l'en a rendu possesseur. Shakspeare a donc voulu indiquer un événement si nouveau que Macbeth peut s'étonner que des personnes qui lui sont étrangères en soient déjà instruites.

## SCÈNE IV

### A Fores, un appartement dans le palais. – Fanfares

#### *Entrent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX et leur suite*

DUNCAN. – À-t-on exécuté Cawdor? Ceux que j'en avais chargés ne sont-ils pas encore revenus?

MALCOLM. – Mon souverain, ils ne sont pas encore de retour; mais j'ai parlé à quelqu'un qui l'avait vu mourir. Il m'a rapporté qu'il avait très-franchement avoué sa trahison, imploré le pardon de Votre Majesté, et manifesté un profond repentir. Il n'y a rien eu dans sa vie d'aussi honorable que la manière dont il l'a quittée. Il est mort en homme qui s'est étudié, en mourant, à laisser échapper la plus chère de ses possessions comme une bagatelle sans importance.

DUNCAN. – Il n'y a point d'art qui apprenne à découvrir sur le visage les inclinations de l'âme: c'était un homme en qui j'avais placé une confiance absolue. – (*Entrent Macbeth, Banquo, Rosse et Angus.*) O mon très-digne cousin, je sentais déjà peser sur moi le poids de l'ingratitude. Tu as tellement pris les devants, que la plus rapide récompense n'a pour t'atteindre qu'une aile bien lente. – Je voudrais que tu eusses moins mérité, et que tu m'eusses ainsi laissé les moyens de régler moi-même la mesure de ton salaire et de ma reconnaissance. Il me reste seulement à te dire qu'il t'est dû plus qu'on ne pourrait acquitter en allant au delà de toute récompense possible.

MACBETH. – Le service et la fidélité que je vous dois, en s'acquittant, se récompensent eux-mêmes. Il appartient à Votre Majesté de recevoir le tribut de nos devoirs, et nos devoirs nous lient à votre trône et à votre État comme des enfants et des serviteurs, qui ne font que ce qu'ils doivent en faisant tout ce qui peut mériter votre affection et votre estime<sup>14</sup>

---

<sup>14</sup> By doing every thing Safe toward your love and honour. Les commentateurs ont voulu expliquer ce passage assez obscur par une subtilité qui le rendrait inintelligible. Toute la difficulté porte sur le sens du mot *safe*, qui me paraît évidemment signifier ici *entier*, *complet*, à l'abri du reproche.

## **Конец ознакомительного фрагмента.**

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.